

Pour saluer le départ de Thierry Ardisson de France 2, Jibrile vous offre de lire ce texte écrit au lendemain du passage de Michel Houellebecq en septembre 2005 sur le plateau de Tout le monde en parle. Cet article avait été initialement proposé à une revue littéraire française qui, après avoir demandé à diverses reprises que l'on en édulcore le contenu, en a finalement différé la publication sine die. Jibrile a donc pris la décision d'ôter cette épine du pied de ces aimables confrères.

Lui et Houellebecq

Après avoir tapageusement proclamé il y a quelques années la fin de l'histoire, notre ère invariablement postmoderne est en passe d'annoncer avec sérénité la mort de la littérature. Nous pouvons en effet, aujourd'hui plus que jamais, nous passer de génies, de contemporains capitaux, de consciences majuscules, et nous contenter de zapper entre les visions du monde si peu subversives que nous ramène à chaque rentrée littéraire cette grande famille que forment les Écrivains. Les Écrivains : ces gens qui n'ont, semble-t-il, plus rien à dire mais entretiennent leur malsain souci d'apparaître à tout prix – vu qu'il faut bien gagner sa croûte, que diable, et encore, pas en se résignant à faire n'importe quoi.

Mais à mieux y réfléchir, avons-nous vraiment besoin des verres fumés et des « ok ? » de roquet arrogant d'un Dantec pour nous révéler que les biotech' et la cybernétique progressent ? Des dents de lapinou d'une Amélie Nothomb pour nous sermonner que la télé-réalité, c'est beurk-caca-pas bien ? De quoi prétendent témoigner ces chouchous de la presse ? De quelle *weltanschauung*, autre que parfaitement cynique, se croient-ils en définitive les détenteurs ? Ou plutôt de quel pouvoir, nous, le lectorat, les avons-nous investis, pour nous laisser ainsi subjugués par leurs crétineries annuelles ? Il suffit pourtant d'examiner leur style (soit leur façon *perso* d'agencer la syntaxe et d'exploiter au maximum les ressources ludiques du vocabulaire) pour se rendre compte que rien ne les différencie au fond de ces milliers d'anonymes sans talent qui engagent un biographe professionnel dans le but de narrer leur existence et boursoufler la platitude de leur destin d'une once de littérature. Mis à part que les Écrivains font le boulot eux-mêmes, dans le creuset de cet athanor magique qu'est l'auto-fiction... Écrire ne consisterait-il plus qu'à gonfler son moi, et de grenouille devenir boeuf, pour finalement crever en ayant le plaisir d'éclabousser l'époque d'un peu de bave et de strass ?

Le récepteur n'est pas en reste : il a en effet sa part de responsabilité et surtout de coupable passivité, dans le rodage de ce spectacle granguignolesque. Car qui ne se laisse volontiers berner à ce jeu, si sympathique au fond, de reconnaissances mutuelles, de séances kilométriques de signatures sous chapiteau et de starisation des auteurs ? Génuflexions des lecteurs, courbettes des critiques, ronds de jambe des universitaires. Personne pour réclamer d'auto-da-fé au nom de la Qualité ? Le temps n'est pas si loin où la tourbe servait encore de combustible, cependant je suppose que l'on préfère à présent la recycler en denrée « bio » ou « light », à l'usage d'un public dont le QI est estampillé des mêmes labels.

Hier, par un affreux hasard, je suis tombé sur une rediffusion de l'entretien que Michel Houellebecq avait magnanimement accordé à Thierry Ardisson, dans un studio cosssu prudemment séparé du plateau (précisons que quatre Noirs prélevés de leurs taudis venaient de prendre la parole, devant les mines passagèrement contrites des spectateurs, afin d'appeler l'État français à la réparation de certains incendies ; mieux valait donc tenir l'hôte sulfureux à l'écart, il y avait peut-être un vilain fils d'Allah parmi eux).

Il a maigri, le bougre. Il a les traits plus tirés que d'habitude. Même l'Espagne ne lui a pas hâlé le teint ni renouvelé les sangs. Jusqu'alors, sa simple vue m'était déjà difficile à soutenir. Ce soir-là, ma haine n'a fait que croître à mesure qu'il enfilait des lapalissades, évoquait la santé de son toutou et grommelait que « nul n'est prophète en son pays ». J'ai pensé que le plus intégriste des imams, le plus fondamentaliste des rabbins, le plus borné des cagots avait sans doute bien plus à transmettre que cette marionnette pâlotte, posée là, comme en attente que la main d'un ventriloque vienne l'animer par en-dessous. Qu'on ne se méprenne pas : ce ne sont pas les propos qu'il a tenus que je n'ai pas tolérés. C'est plutôt le fait qu'il n'ait *absolument rien dit*. Qu'on lui ait permis de s'asseoir devant des caméras et de trôner pendant quinze minutes pour ne rien apprendre, ni de lui, ni de ses idées, ni de son livre. Pendant quinze minutes, Michel Houellebecq a tué ma conscience, a liquéfié

ma pensée, a assommé mon âme. Par conséquent, au tribunal de mon for intérieur, je l'ai déclaré coupable et j'ai décrété sa totale réduction au silence. Parce que, non, changer de programme n'aurait pas suffi.

Michel Houellebecq est coupable. Ou du moins fait-il partie des coupables. Bien avant sa première apparition télévisuelle, en somme depuis le jour où, se sentant la vocation de produire un livre, il a tracé ou tapé son premier mot d'écrivain, Michel Houellebecq a conspiré à l'étouffement de l'Esprit et de la Littérature.

Michel Houellebecq n'existe pas, à proprement parler. Il n'est que la projection de nos complexes, de nos frustrations et de nos réflexes de survie d'Occidentaux moyens, sur une page blanche ou, pire, sur un écran.

Il faut écouter attentivement ce qu'il susurre. Il faut enregistrer, comme au greffe, chacune de ses allégations. Le laisser ânonner des vérités toutes faites ou réactiver des clichés sur le racisme anti-blanc, la comparaison du port du voile avec le mouvement punk, le rapport de soumission et d'amour sans partage qui naît inévitablement entre un chien et son maître. Il n'en faut rien retenir, mais tout consigner. À charge. À charge quand il s'agira d'instruire le véritable procès de son abyssale connerie ; de sa fatuité déguisée en discrétion souffreteuse ; de sa feinte fausse modestie ; de ses persiflages et de ses hyperboles énoncés sur un ton de concierge enrhumé ; de ces manières, ces attitudes pseudo-provocatrices, ces poses qui font éclore des tempêtes dans l'échantillon d'urine de la critique actuelle et qui rendent aujourd'hui l'écrivain français (j'entends par là : *tout* écrivain français) insupportable, autant que la littérature qu'il représente impensable, au plein sens du terme.

Car nous sommes au regret de vous l'annoncer : malgré le dégoût que lui inspire l'Hexagone, malgré ses exils organisés aux Philippines ou sur des îles de cailloux, Michel Houellebecq reste un écrivain français. Il est sans doute même l'essence de la littérature française contemporaine. Si pas un de ses « confrères » ne l'attaque autrement que par le mépris ou une froide ironie, mais pas de front, c'est-à-dire sur le terrain de son écriture et de son idéologie, c'est que tout le monde s'accommode de sa prose et des messages qu'elle véhicule. C'est qu'il offre une très belle vitrine de ce que le champ intellectuel français désire renvoyer de son image au reste du monde. C'est que la littérature française dans son entier est complice du projet scriptural et philosophique de Michel Houellebecq.

Qu'on ne vienne pas nous resservir les démêlés judiciaires du romancier fatwaïsé par quelques barbus vexés, pour nous prouver qu'on ne peut quand même pas clamer tout et n'importe quoi en République. Que l'on cesse ce cirque où les porchers ont bon dos de se grimer, le temps d'une passe médiatique, en belluaires de la liberté d'expression. S'il s'est en effet trouvé des énervés du MRAX et des mollahs aux petits pieds pour reprocher à Michel Houellebecq d'avoir tagué, dans un magazine d'actualité livresque pour ménagères ménopausées, une injure à l'Islam, a-t-on par contre jamais vu ne fût-ce qu'un seul de ces « Intellectuels » habitués à user le cuir des fauteuils de *Culture et Dépendance* ou de *Campus*, oser porter devant une cour de justice les pseudo-théories de Michel Houellebecq sur sa vision de notre espèce ? Bien sûr que non. Ce serait absurde. Cela n'entrerait dans aucun cadre légal. Et pourtant tout le problème est là.

Michel Houellebecq le suggère et le laisse colporter à qui a de la salive ou de l'encre à gaspiller : il ne s'aime pas. Qu'on le rassure sur ce point : il n'est pas le seul dans le cas. Mais Michel Houellebecq ne s'aime pas pour une simple et bonne raison : il est un humain. Comme il ne semble avoir ni le courage de se suicider ni de se lancer dans la gestion d'une chaîne de camps de la mort ; comme il doit admettre que, malgré sa misanthropie exponentielle, il a une famille à nourrir, il instille dans les esprits ses vues délétères par une voie détournée. Il écrit des romans. Des romans qui ne sont pas des anticipations mais des constats amplifiés sur notre société. Un brouet de positivisme comtien, de scientisme et de New Age ; un salmigondis de décadence et de régénération, sur fond de visite d'Elohim, de ballet de clones et de délire millénariste à retardement. Et les lecteurs d'y voir « de la provoc' pour rire ». En particulier ceux qui confondent avec l'effet de l'humour, le rictus qu'imprime au visage la colique – oui, c'est ça, un peu comme celui arboré par Thierry Ardisson durant son interview. Ardisson fait « hink hink hink » quand Michel Houellebecq soutient que Raël est un brave type, et intéressant avec ça. Du coup, tout le monde en parle, et fait « hink hink hink », et intègre Raël au nombre de ses références culturelles. Salve d'applaudissements d'otaries.

Michel Houellebecq, lui, ne rit pas. Il pouffe, il ricane, il s'esclaffe comme on avale de travers, mais il se garde bien de rire. Il a un rôle à tenir, même devant ceux qui n'en sont pas dupes. Il est là pour figurer la douleur, le drame, la tristesse, la médiocrité, d'être simplement humain. Michel Houellebecq, c'est la possibilité d'une bile. La possibilité du Nihil.

Le critique, et en particulier le critique universitaire, désemparé devant un tel phénomène de noirceur et de pessimisme à cru, s'exclamera alors : « Voilà notre nouveau Céline ! », et il pensera avoir résolu l'énigme, toisant du haut de sa docte trouvaille la masse des consommateurs d'opinions préfabriquées. Ceux qui profèrent de semblables insanités ont-ils seulement entendu *exploser le rire de Céline* ? Le vide de leur faculté de jugement ferait une belle chambre d'écho à son enthousiasme (revoir à ce propos l'étymologie grecque du mot, si souvent martelée par l'ermite de Meudon). On n'a rien dit, si on compte pointer le scandale d'une écriture en ressortant d'un placard l'initiateur d'une rupture précédente. On n'a surtout rien dit si on ne prend pas soin de rappeler que Céline prétendait exercer, avec la lucidité du désespoir et les dérives hygiénisto-racistes qu'il n'a jamais reniées, son art – la médecine – aussi bien au fil de son œuvre que de sa vie. Il n'est, par contre, que de lire, d'écouter et de voir Michel Houellebecq pour comprendre qu'il incarne l'inverse : un malade complaisant, un amoureux de sa décrépitude, qui cultive son succès sur le fumier de son être.

En somme, il a accompli ce à quoi tout un chacun voudrait parvenir : transmettre sa rancœur, ses fantasmes et ses oracles étroits, le plus platement possible, afin d'universaliser les avatars sordides de son narcissisme, et en faire de surcroît son beurre. Ce n'est plus le talent ni l'audace qui mènent aujourd'hui l'artiste au-dessus de la mêlée, mais la dilution de son opinion (de sa *doxa*), le blanchiment total de sa parole, la reproductibilité et l'infinie capacité de formatage de sa pensée dans les cerveaux du commun.

Michel Houellebecq ne marque donc en aucune façon une rupture, mais une exacerbation du malaise occidental. Une extension du domaine de la lutte qui, à l'image d'un pavé jeté dans une mare, fait des cercles toujours plus étendus, mais plus faibles, plus épuisés. Michel Houellebecq conforte son consommateur dans une posture de dernier maillon de l'évolution, de chaînon manqué. Il lui annonce que ça va passer, que ça doit passer, que ça va bientôt être fini. Et « ça », c'est l'homme. Aussi est-il l'auteur le plus aisément accessible aux lecteurs prudents, égarés dans la société du risque.

Il est désormais impossible de critiquer Michel Houellebecq : quoi qu'il fasse ou affirme, « on le lui reproche » ; il est voué à être la victime d'une « jalousie universelle ». Qui donc soulagera ce fumiste de sa paranoïa, du poids de ses cernes et de l'effort même auquel il doit consentir pour articuler ses prophéties de grandes surfaces ? Pas même la Mort, puisqu'il s'est depuis longtemps déjà rayé du recensement de notre espèce. La Littérature, alors, la vraie : celle qui a seule le pouvoir d'euthanasier l'euthanasiste.

Frédéric SAENEN
Liège – 17 septembre 2005



Michel au miroir